

seiller des rois, le guide des navigateurs. La vie de cet illustre personnage, déifié par le peuple, a été écrite par *Sse-ma-tsien*, l'Hérodote chinois, qui vivait sous la dynastie des *Tsin*, au IX^e siècle de notre ère.

En même temps que le vulgaire décernait ces honneurs séculaires au ministre, victime de son zèle pour la chose publique, le public lettré rendait d'autres hommages encore plus éclatants à l'ouvrage qui renfermait les plaintes et les lamentations du poète. Recueilli et publié, dès le I^{er} siècle, A. E., le *Li-sao* n'a cessé d'être réédité, annoté, commenté, vanté, comme une œuvre magistrale, par toutes les générations du royaume fleuri *Hoa-Kwé*, nom sous lequel on désigne la Chine, en littérature. L'empereur *Ou-ti*, de la dynastie des *Han*, au II^e siècle, A. E. le fait commenter ; le fameux critique *Tchou-li*, sous les *Song*, lui élève un véritable monument littéraire, au X^e siècle ; sous les *Ming*, au XIV^e et enfin sous les *Tsing* actuels, l'imprimerie impériale, à Nankin et à Pékin, en donnait de splendides éditions.

Le *Li-sao* doit être rangé dans la catégorie des poèmes élégiaques ; il est rimé et doit être absolument chanté. Il ne faut attendre de cette œuvre ni artifice, ni méthode, ni prosodie, ni mesure, mais seulement une cadence naturelle, un laisser-aller de la versification, mariée à la musique. Le rythme de la langue chinoise, ses instruments phonétiques et idéographiques, se prêtent admirablement aux inspirations directes du cœur et de la pensée ; l'âme s'y reflète toute entière. Anciennes et modernes, toutes les compositions poétiques des Chinois sont faites pour être chantées.

Dans son *Essai sur l'Histoire poétique de la Chine*, publié il y a une quinzaine d'années, M. d'Hervey signalait, à l'égard des croyances religieuses, un fait notable que le *Li-sao* vient de confirmer, d'une manière éclatante. C'est que l'idée de la divinité, consacrée par *Kong-fou*, par *Lao*, par *Tao* et leurs successeurs, est constamment présentée, avec une grande dignité et noblesse, par les poètes de la plus haute antiquité chinoise. Il s'agit toujours d'un dieu unique, le *Shin*, principe sans commencement ni sans fin, le *Shang-té*, qui habite le ciel, appelé, *Tien*, où il reçoit ceux qui ont pratiqué la vertu, sur la terre, et qui règle, à lui seul, les destinées du monde. Que faut-il donc penser de ceux qui ont cru voir une espèce d'idolâtrie, dans la croyance d'un ciel matériel, le *Tien*, et dans